
Jeu cosmique
Mekrazi Djilali

Jeu Cosmique.

Mekrazi Djilali

1

L' Ouragan.

Le 21 janvier 2205, à 10h50 temps universel, le vaisseau spatial “Ouragan” s’arrache à l’astroport de Hilda, une vaste plateforme d’acier et de verre blottie dans une plaine aride sous un ciel gris perle. Les tours de contrôle, élancées, transpercent la brume, leurs balises scintillant comme des lucioles dans l’aube glacée. Un grondement sourd des moteurs ioniques à propulsion avancée fait trembler le sol, brouillant les silhouettes des techniciens dans les volutes de vapeur des conduits de refroidissement.

Avec une élégance souveraine, l’astronef s’élève. Son fuselage conique de 80 mètres, forgé en alliages de titane et composites, étincelle sous les projecteurs. Une traînée de plasma bleutée lacère l’atmosphère et en quelques minutes, la Terre s’évanouit, simple courbure indigo dans le sillage. L’Ouragan file dans le gouffre de l’espace, portant un équipage prêt à défier l’immensité.

Chef-d’œuvre d’ingénierie, l’Ouragan est conçu pour un voyage interstellaire habité. Sa structure modulaire de compartiments indépendants et étanches limite les dégâts en cas de perforation ou de panne.

Ses ailes rétractables, lames effilées, permettent des décollages et atterrissages atmosphériques, avant de se replier pour affronter le vide.

Un système novateur de champs gravitationnels miniaturisés aspire les poussières cosmiques à la proue, créant un vide artificiel qui neutralise les particules, ces grains invisibles qui deviennent des projectiles mortels à vitesse supraluminique.

Couplée à un réacteur nucléaire compact, la propulsion ionique brise le mur de la lumière, propulsant le vaisseau à des vitesses défiant l'imagination. Un bouclier magnétique, halo pulsant autour de la coque, repousse météorites et débris, tandis que des boucliers Whipple multicouches absorbent les impacts de micrométéorites et poussières cométaires rencontrées dans la ceinture d'astéroïdes, la région des centaures, ou la ceinture de Kuiper.

Pour la navigation, l'Ouragan est un prédateur de l'espace, hérissé d'antennes paraboliques à haut gain et de capteurs multispectraux (infrarouge, ultraviolet). Des radars et LIDAR longue portée cartographient en temps réel astéroïdes, centaures aux orbites chaotiques, et objets transneptuniens, évitant les collisions dans les zones mal connues. Des spectromètres sondent la composition des corps célestes frôlés et un collecteur à aérogel capture poussières interstellaires, enrichissant la mission scientifique.

Conçu pour l'autonomie, l'Ouragan intègre des systèmes vitaux pour son équipage de sept membres, logés dans un module central pressurisé. Un écosystème fermé recycle 95% de l'eau et de l'oxygène, filtrant les déchets via des

bioréacteurs avancés. Des serres hydroponiques compactes, baignées de lumière artificielle, produisent légumes et algues, complétant les réserves alimentaires lyophilisées pour un voyage de plusieurs décennies.

Une infirmerie autonome, équipée de robots chirurgicaux et de diagnostics IA, traite blessures et maladies, car aucun secours terrestre n'est possible. Pour contrer l'isolement, des espaces de vie modulables intègrent réalité virtuelle, éclairages circadiens simulant la lumière terrestre, et bibliothèques numériques, soutenant le moral face à l'abîme interstellaire.

La protection de l'équipage est prioritaire. Des panneaux en polyéthylène riche en hydrogène, intégrés à la coque, bloquent les rayons cosmiques galactiques, particulièrement intenses hors de l'héliosphère, tandis qu'un blindage actif à champs magnétiques réduit l'exposition aux radiations des magnétosphères planétaires, comme celle de Jupiter. Des générateurs thermoélectriques à radio-isotopes (RTG) secondent le réacteur nucléaire, garantissant une énergie constante pour les systèmes vitaux. Chaque composant, testé pour résister au vide, aux impacts et aux radiations, incarne la redondance : doubles circuits, compartiments étanches, systèmes de secours.

L'Ouragan, avec sa silhouette conique, ses capteurs scrutant l'obscurité, est une forteresse vivante, un phare d'humanité lancé vers Alpha du Centaure, prêt à percer les

mystères des étoiles tout en portant les rêves de ses occupants.

2

L'équipage.

La mission assignée n’est pas dangereuse en elle-même, si l’on omet les périls inhérents à une navigation à vitesse élevée dans des régions inexplorées, où des phénomènes inconnus peuvent surgir à l’improviste. La zone de destination est tapie derrière un épais nuage de gaz, une muraille sombre et impénétrable que les télescopes les plus puissants n’ont encore pu percer.

Les écrans des détecteurs infrarouges montraient inlassablement la même image aux astronomes : une tâche blême, uniforme, sans la moindre aspérité, comme un voile de peinture sur le velours d'ébène du cosmos. Aucune émission dans l’ensemble du spectre électromagnétique n’a été enregistrée par les innombrables équipements braqués dans cette direction de l’espace. Cette tache floue et silencieuse était la seule trace tangible de ce nuage énigmatique qui semble un défi muet lancé à l’humanité.

Aussi, la décision de s’y rendre fut prise dès que les avancées technologiques permirent de concevoir des vaisseaux capables de relever un tel défi. Toute la science humaine avait convergé vers ce but, un effort collectif pour produire des astronefs de dernière génération, dont le magnifique Ouragan est l’un des fleurons. À pleine puissance, il peut atteindre cinq années-lumière par jour, une prouesse qui fait frémir l’imagination. Sa vitesse de

croisière est plus modeste et dépasse à peine le mur de la lumière, un seuil que l'homme vient juste de franchir, d'un pas encore mal assuré, comme un enfant apprenant à marcher. Plusieurs décennies seront nécessaires pour affiner ce savoir, accumuler une expérience solide dans le voyage intersidéral et identifier les innombrables dangers d'un cosmos hostile, où chaque étoile semble murmurer une mélodie à la fois envoûtante et menaçante.

Cinq personnes d'élite composent l'équipage, tandis que deux passagers représentent le corps scientifique à bord. Le Centre des Missions Spatiales Lointaines (CMSL) les a sélectionnés parmi plus d'une centaine de candidats, triés sur le volet pour leurs compétences exceptionnelles et leur endurance à toute épreuve. La durée de ce voyage d'exploration n'a pas été fixée à l'avance, car elle dépend des découvertes à venir. Cette incertitude plane comme une ombre sur leurs esprits, un poids léger mais constant.

Dans le poste de commandement, une grande baie vitrée blindée, épaisse comme un mur mais transparente comme du cristal, offre un large champ de vision sur l'espace. Les étoiles lointaines scintillent dans le noir absolu comme des points de lumière dans un océan d'encre. Leur éclat est parfois déformé par l'effet Doppler alors que le vaisseau accélère.

Tous présents à leurs postes durant la manœuvre d'accélération, les membres de l'équipage scrutent les écrans, attentifs aux innombrables paramètres qui défilent

en chiffres verts lumineux : vitesse, énergie, intégrité du bouclier, flux de particules. Mais le plus qualifié d'entre eux n'est pas un être humain : il s'agit de NAT, un androïde, dernier-né de l'intelligence artificielle humaine. Sa coque lisse et argentée reflète faiblement les lueurs des consoles, et sa solidité à toute épreuve en fait le pilier du vaisseau. Il exécute plus de 90 % du travail exigé par la gestion du vol et la viabilité de l'astronef. Ses processeurs vrombissent doucement dans le silence dans un murmure mécanique presque apaisant.

NAT distribue les informations glanées aux multiples écrans scrutés par les astronautes, son système de communication lui permettant de leur parler directement d'une voix métallique, précise et dénuée d'émotion. Des capteurs et senseurs, disséminés sur le fuselage et à l'intérieur du vaisseau, lui fournissent une avalanche de données : la température de l'espace extérieur, la pression des particules contre le bouclier, l'état des moteurs ioniques à distorsion ronronnant dans les entrailles de l'Ouragan. Il est le superviseur incontesté, celui vers lequel tous les regards se tournent dès qu'une alarme clignote ou qu'un doute s'installe.

Le commandant Omal est un homme exceptionnel, d'une intelligence hors du commun. De stature imposante, les yeux gris comme l'acier, les cheveux noirs et souples tombant en mèches sur son front, il est solide comme un roc. Assis sur son siège rembourré et pivotant, face au tableau de bord constellé de boutons et d'écrans tactiles, il

observe NAT diriger le vaisseau vers sa destination. Une légère tension crispe ses épaules mais son visage demeure impassible, taillé dans une détermination absolue, ses traits éclairés par la lueur froide des écrans.

Les autres membres sont le navigateur Lomi, un homme mince aux doigts agiles pianotant sur ses cartes stellaires, les yeux scrutant des projections d'étoiles et de trajectoires ; l'informaticienne Licky, une jeune femme aux yeux vifs cachés derrière des lunettes holographiques, les doigts dansant sur des claviers virtuels ; l'ingénieur en motorisation Mulk, un colosse taciturne dont les mains calleuses trahissent des années de travail sur des machines, et dont le regard reste fixé sur les jauges de puissance et les indicateurs de température. L'armurier Louba, une femme au regard perçant, est toujours occupée à vérifier les défenses du vaisseau, ses mains ajustant les paramètres du bouclier avec une précision méticuleuse. Tous sont des cracks dans leurs domaines respectifs et leurs gestes précis semblent composer une chorégraphie bien rodée, un ballet silencieux dans l'espace infini.

Lina la brune et Sid le blond, représentants du corps scientifique, sont des astronomes de grande érudition, maîtrisant l'ensemble des disciplines de leur métier. Leurs appareils sophistiqués – télescopes à longue portée, spectromètres miniaturisés, capteurs quantiques – bourdonnent doucement dans leur laboratoire exigu, une pièce encombrée de câbles et d'écrans où l'odeur de métal chauffé flotte dans l'air. Occupés en permanence par

l'observation télescopique et l'étude des relevés transmis par les capteurs de NAT, ils n'ont guère le temps de penser à autre chose. Quand ils rejoignent leurs cabines, des alcôves spartiates aux murs gris, ils s'endorment de lassitude, terrassés par la fatigue, leurs rêves hantés par des courbes mathématiques et des nébuleuses diffuses. Entre eux, il n'y a rien d'autre que le travail, une passion commune qui dévore leur temps de veille.

Les repas sont servis par des distributeurs automatiques multifonctions, alignés comme des sentinelles dans une pièce réservée à cet effet. La salle, garnie de tables en plastique dur, légères et solides, ainsi que de chaises de la même matière avec des coussins ignifuges, offre un peu de réconfort avec quelques sièges rembourrés disposés près d'une large baie vitrée. De là, la vue sur l'espace est splendide : des astres rutilants dansent dans le vide, des éclats rouges, bleus et dorés scintillent dans le noir profond, un spectacle qui apaise l'âme après les heures de tension.

Les membres de l'équipage s'y regroupent pour leurs repas quotidiens : un bouillon synthétique fumant, dont la vapeur emplit l'air d'une odeur riche et réconfortante, des barres protéinées au goût fade mais nourrissantes, un café tiède qui réchauffe les mains dans des gobelets métalliques.

Ils en profitent pour discuter entre eux et briser la solitude de l'espace. Leurs voix résonnent doucement dans la pièce – un rire étouffé de Licky, une remarque bourrue de Mulk, un commentaire pensif de Lina – pendant que NAT

veille sur le vaisseau durant ces moments de détente, ses capteurs fouillant les abysses sans jamais de repos.

Ils savent que leur mission risque de durer, malgré leur vitesse. Vaste est l'espace où chaque minute les éloigne un peu plus de la Terre, cette boule bleue qu'ils portent toujours dans leurs mémoires comme un talisman de bonne augure, une ancre dans l'immensité inconnue qu'ils affrontent.

3

Le système solaire.

Au passage, il frôle la planète Mars dont les plaines rouges et les canyons profonds sont réduits à une tache floue par la vitesse croissante. Le gigantesque Valles Marineris forme une cicatrice sombre et blafarde tandis qu'au loin, Olympus Mons, le titan des volcans, domine l'horizon tel un colosse endormi sous un voile de poussière ocre. Sa caldeira massive et ses pentes douces s'élèvent à plus de 21 kilomètres au-dessus des plaines.

De l'ombre de Mars, le satellite Phobos surgit brièvement, orbitant si près de la planète qu'il semble l'effleurer. C'est un rocher gris criblé de trous profonds avec un immense cratère nommé Stickney qui se détache ainsi qu'une plaie béante dans la pénombre. Plus loin, Deimos, petit et discret, flotte comme une ombre allongée, sa surface lisse et pâle à peine éclairée par le Soleil lointain. Il ressemble à un spectre silencieux dans le vide.

En s'éloignant, l'Ouragan traverse la ceinture d'astéroïdes, un chaos de rocs tournoyants entre Mars et Jupiter. Cérès, la naine sphérique, brille faiblement, tandis que Vesta, angulaire et scarifiée, ainsi que Pallas, plus sombre, défilent comme des sentinelles oubliées.

Ces prises de vues panoramiques, capturées par des caméras à résolution quantique, font partie de la mission pour compléter le catalogue visuel du système solaire.

L'Ouragan continue sur sa lancée et dépasse bientôt Jupiter dont les tempêtes ocre tourbillonnent dans un silence majestueux, la Grande Tâche Rouge le scrutant comme un œil furieux dans l'ombre.

Dans la région des centaures, entre Jupiter et Neptune, des objets célestes hybrides, mi-astéroïdes, mi-comètes, errent dans le vide incommensurable. Le vaisseau traverse un espace peuplé de corps glacés, aux orbites instables et chaotiques, perturbées par les géantes gazeuses. Certains centaures, comme Chiron, peuvent dégager des gaz ou arborer une queue cométaire, créant un spectacle fugace de chevelures scintillantes sous la lumière solaire. D'autres, comme Chariklo avec ses anneaux délicats, brillent discrètement dans l'obscurité. Leurs surfaces varient : rouges comme Pholus ou grisâtres et glacées comme Asbolus.

Le vaisseau doit naviguer prudemment, car ces objets, bien que petits (le plus grand, Chariklo, fait environ 302 km), suivent des trajectoires imprévisibles, risquant des collisions ou des perturbations gravitationnelles.

Les centaures, probablement éjectés de la ceinture de Kuiper, sont des vestiges du passé du Système solaire, offrant des indices sur sa formation. Des observations

récentes montrent des dégagements de gaz, rendant la région dynamique. Le vaisseau capture des images inédites de ces mondes transitoires, en route pour devenir comètes ou disparaître dans l'espace. Une trajectoire risquée mais une fenêtre unique sur les mystères cosmiques.

Les anneaux de Saturne scintillent au loin comme une couronne de glace sous la lumière du Soleil lointain, leurs flocons dansant dans un éclat argenté.

Quelques heures plus tard, il atteint l'orbite de Pluton. La planète naine dévoile sa surface gelée, marquée de taches sombres et de cratères pâles.

C'est un monde solitaire flottant à la lisière du système solaire. Sa croûte de méthane et d'azote gelés scintille faiblement dans un paysage désolé où Charon, son fidèle compagnon, tourne en une valse lente et muette. Sa surface grisâtre est striée de canyons gelés tandis que son pôle boréal est teinté d'un rouge sanglant.

Après Pluton, l'Ouragan traverse la ceinture de Kuiper, un anneau chaotique de roches glacées et de débris errants, leurs surfaces irrégulières scintillant faiblement sous la lumière mourante du Soleil. Des astéroïdes, certains aussi massifs que des montagnes, dansent une valse lente et imprévisible, menaçant la coque du vaisseau. Plus proche, dans la ceinture, la planète naine Haumea, déesse hawaïenne de la fertilité, tournoie, son corps ellipsoïdal et

ses lunes Hiʻiaka et Namaka murmurant des légendes océaniques.

Plus loin dans le disque épars, Eris, déesse grecque de la discorde, plus vaste que Pluton, défie l'obscurité de son éclat ténu, à 97 unités astronomiques.

Le bouclier magnétique s'active à chaque menace, des éclairs bleus illuminent la coque tandis que les fragments se désintègrent en poussière scintillante dans une pluie d'étincelles avalée par le vide. L'équipage retient son souffle à chaque impact, le sifflement des champs magnétiques résonnant dans les parois comme un écho métallique.

Dans les confins du Système solaire, les sednoïdes, comme Sedna et Leleākūhonua errent au-delà de 50 unités astronomiques. Leurs orbites elliptiques, sculptées par d'antiques forces gravitationnelles, frôlant le nuage d'Oort interne, sentinelles solitaires d'un cosmos énigmatique.

Sedna est la déesse inuite de la mer et la mère de toutes les créatures marines. Leleākūhonua, en hawaïen, « il vole jusqu'à ce que la terre apparaisse » évoque le vol migratoire du pluvier doré du Pacifique.

Plus loin, le nuage d'Oort s'étend comme une sphère diffuse de comètes et de blocs gelés, vestiges des origines du système solaire. Là, le danger est plus sournois : des objets épars, invisibles aux capteurs jusqu'au dernier moment, surgissent comme des spectres dans la pénombre.

Des queues de comètes, figées dans leur course millénaire, brillent parfois d’un éclat fugace sous les rayons solaires affaiblis, mais la plupart des blocs restent tapis dans l’ombre, aussi noirs que le vide qui les entoure. NAT ajuste constamment la trajectoire, ses calculs précis évitent les collisions, tandis que le bouclier repousse les intrus plus petits avec un sifflement électrique, une symphonie discrète mais vitale dans l’immensité silencieuse.

Le Système solaire et Proxima Centauri résident dans le Nuage Interstellaire Local, une région de gaz et de poussière peu dense. Constitué principalement d’hydrogène et d'hélium. Ce nuage, d’environ 30 années-lumière de diamètre, est chaud mais extrêmement ténu, posant peu de résistance au vaisseau même à vitesse supraluminique. Cependant, des particules plus grosses (poussières) peuvent poser des risques.

Au-delà du nuage d’Oort, le gouffre de l’espace interstellaire s’ouvre sur un vide presque absolu jusqu’à Proxima du Centaure située à 4,24 années-lumière de la Terre. Aucun obstacle majeur ne se dresse dans cet océan de ténèbres ponctuées de rares particules et de poussières vagabondes, vestiges d’étoiles mortes ou de nuages primordiaux.

Maintenir le cap dans l’espace, surtout pour un voyage interstellaire, repose sur des systèmes de navigation précis, des corrections autonomes et des références cosmiques, car il n’y a pas de repères fixes comme sur Terre.

L'Ouragan utilise une combinaison d'inertie gyroscopique (gyroscopes à fibre optique ou laser) et d'unités de mesure inertielle (IMU) pour suivre son orientation et sa trajectoire. Ces systèmes mesurent les accélérations et rotations avec une précision extrême, permettant de maintenir le cap même sans signaux externes.

D'autres méthodes, utilisées en parallèle, permettent de s'orienter dans l'espace. Le vaisseau s'appuie sur des cartes stellaires et des imageurs stellaires (star trackers), qui repèrent des étoiles brillantes comme Sirius, Canopus, ou Alpha Centauri elle-même. En comparant leur position apparente à une base de données, NAT, l'IA embarquée ajuste l'orientation avec une précision de l'ordre de la seconde d'arc.

Les pulsars, étoiles à neutrons émettant des impulsions radio régulières, servent également de balises. Leur période est si stable que le vaisseau peut trianguler sa position en mesurant les délais d'arrivée des signaux. Cela est crucial à cette distance car le vaisseau, livré à lui-même, ne reçoit plus à temps les signaux de correction provenant de la Terre. Ces délais de communication rendent le contrôle terrestre impossible.

Des propulseurs à faible poussée effectuent des micro-ajustements pour contrer les perturbations gravitationnelles. NAT calcule ces corrections en temps réel et maintient la trajectoire.

NAT et Lomi collaborent étroitement, l’androïde traçant une route en temps réel à partir des pulsations de Proxima du Centaure, une naine rouge dont la lumière rougeâtre, faible mais constante, sert de balise, tandis que le navigateur ajuste les angles pour compenser les dérives subtiles causées par les courants gravitationnels des étoiles voisines, comme Alpha Centauri A et B, ses compagnons plus brillants.

L’Ouragan accélère progressivement, le cap fixé sur cette étoile, un point brillant vacillant dans l’immensité du cosmos, sa lueur tamisée perçant à peine l’obscurité infinie.

4

La naine rouge.

La constellation du Centaure, l'une des plus vastes du ciel austral, déploie dans l'hémisphère sud la silhouette d'un chasseur mi-homme, mi-cheval, nichée entre le Scorpion et la Croix du Sud, ses étoiles scintillant comme des phares.

Bien que des milliers d'étoiles soient visibles à l'œil nu ou avec des instruments, environ 35 à 40 étoiles principales, de magnitudes notables, sont répertoriées pour les observations courantes.

Au cœur de cette splendeur trône Alpha Centauri, le système stellaire le plus proche formé de trois étoiles : Alpha Centauri A (Rigil Kentaurus), une jumelle jaune du Soleil, Alpha Centauri B (Toliman), une naine orangée de type K1V et Alpha Centauri C (Proxima Centauri), une naine rouge de type M5V, faiblement lumineuse à 4,24 années-lumière. Cette dernière est l'étoile la plus proche du Soleil. Elle abrite, dans sa zone habitable, l'exoplanète Proxima Centauri b, de taille terrestre, découverte en 2016.

Alpha Centauri AB, le binaire formé par A et B, apparaît à l'œil nu comme une étoile éblouissante de magnitude -0,27. Elle occupe la troisième place dans le ciel de par sa luminosité.

Beta Centauri, ou Hadar/Agena, un système triple, captive avec ses géantes bleues Beta Centauri Aa et Ab, binaires spectroscopiques. Ces étoiles sont si proches qu'elles ne peuvent être résolues par un télescope, leur binarité étant détectée par des variations dans leurs spectres dues à l'effet Doppler

La troisième étoile, encore mal connue, probablement de la séquence principale, est de type B, de magnitude 3,95. Les observations indiquent une décroissance sensible de la distance qui la sépare de Aa-Ab.

L'amas globulaire Omega Centauri, un essaim de millions d'étoiles situé à 15 800 années-lumière, fascine par sa densité et ses étoiles séparées de 0,1 année-lumière seulement. La diversité des âges de ses étoiles et de leur métallicité, suggère la succession de plusieurs générations stellaires. Aussi, loin d'être un amas classique, il serait le noyau d'une galaxie naine disloquée par la Voie lactée, au cœur aplati orbitant à 7,9 km/s autour d'un trou noir intermédiaire de 40 000 masses solaires, identifié d'après une luminosité croissante vers le centre et des vitesses stellaires effrénées.

Le terme « globulaire » décrit leur apparence sphérique ou compacte. Les forces gravitationnelles, en particulier les interactions de marée lors de la capture, jouent un rôle clé dans ce scénario, dépouillant la galaxie naine de sa périphérie et laissant un cœur dense.

Cinq jours plus tard, le vaisseau Ouragan vogue au voisinage de Proxima du Centaure, la naine rouge. Contrairement au Soleil, une étoile brillante et massive, une naine rouge, d’à peine un dixième de la masse solaire, est une petite boule d’énergie, bien plus modeste en taille et en chaleur, mais capable de briller pendant des trillions d’années grâce à sa combustion lente.

Proxima, fidèle à sa nature, émet une lueur rougeâtre et tamisée, un feu discret qui projette des reflets sanglants sur la coque polie de l’astronef, teintant son métal argenté d’une aura écarlate mouvante. Pourtant, cette étoile naine est agitée : ses éruptions stellaires, soudaines et violentes, envoient des vagues de particules chargées qui crépitent contre le bouclier magnétique de l’Ouragan comme un murmure électrique dans le silence de l’espace.

Ces sursauts naissent de son cœur turbulent car malgré sa petite taille, Proxima tourne très vite sur elle-même, enchevêtrant ses champs magnétiques internes comme des cordes qui finissent par claquer, libérant des explosions d’énergie aussi puissantes qu’un million de volcans terrestres en une seule bouffée. Petites ou grandes, ces éruptions frappent sans relâche : les plus faibles éclatent presque chaque jour, durant quelques minutes à une heure, tandis que les plus fortes, capables d’illuminer l’espace comme un phare puissant, se manifestent tous les 10 à 20 jours, par des flammes gigantesques qui rugissent pendant une demi-heure avant de s’éteindre en une lente agonie de deux heures.

Proxima n'est pas seule dans cette région du ciel : elle orbite comme un satellite éloigné autour du système binaire d'Alpha Centauri, tapi encore plus loin dans l'obscurité, à environ 13 000 unités astronomiques, une distance si vaste qu'elle semble presque détachée de ses sœurs plus brillantes.

Alpha Centauri, le cœur principal de ce trio stellaire, est un spectacle à lui seul. Alpha Centauri A et Alpha Centauri B, dansent ensemble dans une valse gravitationnelle qui les rapproche tous les 80 ans à seulement 11 fois la distance Terre-Soleil, avant de les écarter à nouveau.

À cette distance, leurs lueurs se mêlent en un point scintillant, un phare dans la nuit interstellaire visible depuis la baie vitrée de l'Ouragan. Mais le système principal – A et B – reste mystérieux : en 2205, aucune planète n'a encore été confirmée autour de ces deux étoiles, malgré des décennies de recherches.

Les capteurs de l'Ouragan détectent un excès de poussière infrarouge autour d'Alpha Centauri, un indice probable d'un disque circumstellaire ou d'une ceinture d'astéroïdes, peut-être les restes d'une formation planétaire avortée, scintillant comme des grains de sable dans la lumière des deux étoiles. Entre les deux astres, des pulsations magnétiques ricochent, des vagues d'énergie subtile dansent lorsque leurs champs s'entrelacent. Ces palpitations sont capturées par les instruments de NAT comme un écho silencieux.

Trop près pour être ignorée, la planète rocheuse Proxima b appelle l'équipage à un détour. Orbitant à seulement 0,05 unité astronomique de sa naine rouge, elle est si proche qu'elle boucle une révolution en 11 jours terrestres.

Cette planète intrigue. Elle se trouve dans la zone tempérée où l'eau pourrait exister sous forme liquide mais les éruptions incessantes de Proxima la martyrisent. Chaque jour, des flares mineurs la balayent et tous les 10 à 20 jours, un monstre cosmique déverse des rayons X et des particules 500 fois plus intenses que ce que la Terre reçoit. Lors des pires sursauts, ces éruptions peuvent s'amplifier jusqu'à 50 000 fois, un nombre largement suffisant pour lui arracher toute atmosphère en quelques millions d'années.

Le commandant Omal, poussé par la curiosité, ordonne une approche rapide. L'Ouragan, lancé à grande vitesse, ajuste sa trajectoire en quelques heures pour frôler ce monde.

Mais à peine en position, une éruption éclate : Proxima s'embrase d'une lueur aveuglante pendant 20 minutes, un déluge de radiations fait vibrer le bouclier magnétique dans un grondement sourd, avant de s'apaiser après une heure de crépitements décroissants.

Les capteurs à résolution quantique balayent la surface, révélant un paysage désolé : des plaines de basalte noir fissurées par des millénaires de radiations, des cratères

fumants où des geysers de vapeur toxique – peut-être du dioxyde de soufre – jaillissent en panaches éphémères, et des dunes de poussière rouge sang figées sous un ciel vide. Aucune atmosphère digne de ce nom ne subsiste, juste une fine brume de gaz arrachée par les flares, aucun signe de vie: ni microbes dans des grottes, ni traces fossiles sous la croûte. Ce qui aurait pu être un refuge est un tombeau stérile, sculpté par la fureur de Proxima.

— Rien ici, murmure Lina, la scientifique, le regard fixé sur les écrans, le visage teinté d'un mélange de déception et d'émerveillement devant cette beauté morte. Pourtant, les données recueillies – ces geysers, cette surface ravagée – sont un trésor pour les archives humaines mais un avertissement sur l'impossibilité d'une occupation irréfléchie.

L'objectif de l'équipage demeure au-delà, derrière le nuage de gaz mystérieux, mais ce bref passage près de Proxima b laisse à ses membres le sentiment d'une amère déception.

Cette région, à la frontière de l'espace connu, est un carrefour silencieux où la lumière des étoiles raconte des histoires vieilles de milliards d'années, un terrain de recherche pour les savants et les audacieux mais, pour l'instant, un désert sans vie.

Après avoir frôlé Proxima b, l'Ouragan quitte le voisinage de la planète morte, ses moteurs ioniques à distorsion

ronronnant doucement alors qu'il reprend de la vitesse. Le commandant Omal ordonne une accélération progressive, les vibrations s'intensifiant dans les parois tandis que le vaisseau retrouve sa vélocité prodigieuse, laissant derrière lui les reflets rougeâtres de la naine rouge et son monde stérile.

5

Le nuage.

Une journée s'écoule dans un calme presque oppressant, ponctué par le bourdonnement des machines et le cliquetis des doigts de Licky sur sa console, ses lunettes holographiques projetant des lignes de données dans l'air.

Puis, le nuage de gaz se dresse devant eux, tel un rideau noir sans aspérité, une toile sombre tendue sur l'infini. Sa surface est vaguement striée de gris par des traces d'azote mêlées à l'hydrogène et l'hélium dominants.

Il aurait fallu à un astronef classique des dizaines de milliers d'années pour parcourir cette distance, une éternité impensable avant la découverte du système d'aspiration et des moteurs à distorsion, qui ont brisé le mur de la lumière.

A présent, l'Ouragan file à une vitesse dépassant l'imagination, mais face au nuage, une question se pose : faut-il ralentir ?

Omal réunit tout le personnel avant de pénétrer ce brouillard cosmique d'épaisseur inconnue. La lumière projette des ombres mouvantes sur leurs visages tendus à travers la baie vitrée. Le ciel reste une tapisserie d'étoiles lointaines : Cassiopée et le Centaure, déformées par la

perspective, veillent sur des nébuleuses indistinctes, voiles de brume dans l'infini..

– Les capteurs ne décèlent aucune anomalie dans la constitution de ce nuage, déclare-t-il, d'une voix grave qui résonne dans la salle. Pas de corps massifs dissimulés à l'intérieur, pas de champs de force ou de secteurs chauds pouvant nuire à notre mission ou à la sécurité de l'astronef.

Sid, l'astronome, s'éclaircit la gorge puis lève une main dont les doigts fins jouent nerveusement avec un stylet.

– C'est un nuage froid, composé principalement d'hydrogène et d'hélium, avec des traces d'azote, dit-il, ses yeux bleus fixant un point invisible. Sa densité est faible, à peine quelques particules par centimètre cube, et sa température frôle le zéro absolu. Les moteurs n'ont rien à craindre car le bouclier magnétique et le système d'aspiration repoussent ces grains comme de la poussière sur un pare-brise. À notre vitesse actuelle, nous atteindrons probablement la périphérie du nuage en deux ou trois jours, sans besoin de ralentir.

Un murmure d'approbation parcourt l'équipage. Tous préfèrent maintenir le cap, pressés d'atteindre leur but derrière ce voile inerte. L'idée d'un ralentissement est balayée d'un accord tacite : pourquoi perdre du temps dans un désert de gaz ?

NAT, immobile près de la console centrale, ne commente pas, son silence valant assentiment. Ses capteurs, braqués sur le nuage, confirment l'analyse : un vide froid et monotone, sans menace apparente, un simple obstacle à traverser.

Quelques heures plus tard, le vaisseau pénètre dans le vaste nuage. Les étoiles disparaissent subitement du ciel, avalées par une obscurité si dense qu'elle semble tangible. Le vol reste stable, sans la moindre turbulence. Pendant deux heures, les astronautes ne distinguent par la baie vitrée qu'un voile noir, une mer d'encre qui les enveloppe et étouffe toute lumière. Une tâche infrarouge uniforme occupe leurs écrans, un gris pâle hypnotique. NAT demeure muet, ses diodes clignotant doucement dans la pénombre. Tout se déroule sans anicroche, mais une tension sourde grandit dans l'air, un pressentiment que personne n'ose formuler.

Brusquement, Omal ressent une vibration inhabituelle parcourir le vaisseau, un frisson métallique qui fait vibrer les parois et résonner dans ses os. Quelques secondes plus tard, la voix de NAT s'élève, claire et tranchante :

— Le vaisseau vient de heurter une surface souple de nature inconnue. Il ralentit.

Un silence glacial s'installe, ponctué par le souffle retenu de l'équipage.

Quelques secondes plus tard, NAT reprend :

— La vitesse augmente. Le vaisseau vient de passer au travers de la surface.

— Essaie de déterminer sa nature, ordonne Omal, ses mains crispées sur les accoudoirs.

— C'est une sorte de voile électromagnétique qui entoure ce secteur, répond NAT après un bref calcul. Nous venons de quitter l'espace concerné par cette anomalie.

— État du vaisseau ?

— Tous les systèmes fonctionnent. Pas de dommage à signaler.

Mais quelques secondes plus tard, la voix de NAT revient, plus froide encore, presque métallique dans son détachement :

— Nous avons perdu le contact avec la Terre.

— Comment ? s'exclame Omal, son regard perçant transperçant l'androïde comme une lame.

— Les systèmes fonctionnent toujours, mais aucun signal ne nous parvient. La coupure ne vient pas de nous – elle provient de la Terre, ou plutôt de tout ce qui était derrière.

Omal se redresse, son ombre s'étirant sur le mur, noire et massive dans la pénombre.

— La déchirure s'est refermée derrière nous, nous isolant complètement de notre univers. C'est comme si nous avions quitté une projection, une frontière, mais vers quoi ?

— Faisons demi-tour, propose NAT, sa logique implacable tranchant l'air. Retrouvons cette limite et tentons de regagner notre espace habituel.

Omal ignore la suggestion, pivotant vers les astronomes, sa voix teintée d'une urgence contenue.

— Lina, Sid, expliquez-moi ce phénomène aberrant.

Sid s'éclaircit la gorge, triturant une mèche blonde, ses doigts nerveux trahissant son trouble.

— Les données sont trop minces pour une certitude, mais si je laisse parler l'imagination… Cette déchirure pourrait être une frontière entre deux réalités – notre univers et quelque chose d'autre. Quant à sa nature ou son origine, impossible à déterminer.

Lina intervient, un fin sourire flottant sur ses lèvres, ses yeux noirs brillant d'une curiosité presque palpable.

— Certains savants ont émis l'hypothèse que l'univers est une projection holographique, une illusion codée sur une

surface à deux dimensions. Si c'est vrai, sortir de cette projection serait impensable… sauf si nous venons de le faire.

— Et si c'est le cas ? demande Omal, son regard plongé dans le noir absolu au-delà de la baie vitrée, un vide si pur qu'il semble dévorer la lumière.

— Je ne crois pas, rétorque Lina, secouant légèrement la tête. Nous sommes encore dans le nuage, non ?

— Plus maintenant, insiste Omal. Cette déchirure marquait peut-être la fin du nuage et de l'univers lui-même. Nous sommes dans le néant.

— Le néant n'existe pas, coupe Sid, sa voix ferme malgré une pointe d'incertitude. Au-delà de l'univers, il n'y a que le vide absolu, un espace sans matière, sans lumière, sans rien.

6

Le vide absolu !

Tous se tournent vers la baie vitrée. Le ciel est noir comme de la suie, un abîme sans fond, sans la moindre lueur pour briser son uniformité. Les radars restent muets, l'infrarouge aveugle, les écrans figés dans un silence oppressant.

— La vitesse augmente, NAT ! s'écrie Lomi, sa voix montant dans les aigus alors qu'il fixe son écran, les chiffres défilant à une allure alarmante.

Saisissant l'urgence de la situation, Omal réagit en un éclair.

— Le vide nous happe ! Demi-tour, tout de suite, ou nous serons perdus dans l'infini !

NAT agit instantanément. Au-delà de la vitesse maximale de l'Ouragan – dix années-lumière par jour –, tout retour deviendra impossible, les moteurs incapables de lutter contre l'aspiration du vide.

Dans ce vide absolu, l'astronef vire avec une lenteur désespérée, ses moteurs hurlant sous l'effort, un cri métallique qui emplit le poste de commandement. NAT l'oriente vers la trace du nuage, poussant la puissance au maximum. Mais le vaisseau tremble, tiraillé entre la force

colossale du vide qui l'aspire et l'élan titanesque qu'il doit déployer pour s'en arracher. Les parois vibrent, un grondement sourd secoue la coque, et l'équipage retient son souffle, redoutant que l'Ouragan ne se disloque sous ces tensions contraires. Pendant dix interminables minutes, ils luttent, suspendus entre l'anéantissement et le salut. Puis, lentement, la vitesse se stabilise, assez pour contrer l'attraction. Enfin, ils replongent dans le nuage salutaire, le noir absolu du vide cédant à l'obscurité plus familière du brouillard cosmique, un retour brutal dans le monde qu'ils avaient quitté.

Le soulagement fait place à une anxiété rampante. Les visages, blêmes sous l'éclat pâle des consoles, reprennent timidement des couleurs. Des sourires hésitants détendent des traits crispés par l'angoisse, mais une ombre persiste dans leurs regards.

Ils viennent d'échapper à un sort funeste grâce à la sagacité de Lomi, qui a flairé l'aspiration du vide absolu avant qu'elle ne les engloutisse. Ses mains tremblent encore sur sa console, mais il redresse les épaules, un éclat de fierté traversant son épuisement car il a sauvé l'Ouragan, et eux avec.

NAT ramène la vitesse de l'astronef à un seuil raisonnable, ses capteurs scrutant l'intégrité du vaisseau avec une précision mécanique. Les écrans clignotent sous ses analyses rapides : coque intacte, bouclier stable, moteurs en surchauffe mais tenant bon. Aucune fissure, aucun

défaut: l'astronef a survécu à sa danse avec le néant. Les résultats s'affichent sur l'écran d'Omal, qui pousse un soupir de soulagement. Tout est en ordre, pour l'instant.

Omal reste seul avec NAT dans le poste de commandement, un îlot de silence dans la tempête. Les autres, traînant des pieds, regagnent leurs cabines, leurs silhouettes voûtées par une fatigue qui va au-delà du corps. Le bourdonnement discret des machines emplit l'air, un murmure familier mais teinté d'une menace sourde.

— Avons-nous rejoint la surface frontière ? demande Omal, les yeux fixés sur la baie vitrée où le nuage tourbillonne, épais comme une soupe de ténèbres.

— Pas encore, répond NAT, sa voix monocorde coupant le silence. Nous la cherchons depuis un moment. Aucune trace pour l'instant.

Deux heures s'écoulent, lourdes et lentes, avant que l'androïde n'ajoute :

— Nous approchons de l'extrémité du nuage.

— La déchirure n'existe peut-être que d'un seul côté, murmure Omal, les sourcils froncés, une ride creusant son front. Impossible de la retrouver en sens inverse. Nous sommes dans de beaux draps, NAT. Du nouveau sur les communications ?

— Toujours muettes, comme le vide lui-même.

— Que signifie tout ça ? As-tu une explication ?

— Aucune pour l'instant, réplique NAT. Mais ce silence est inquiétant.

— Absolument, NAT, grogne Omal. Dès qu'on sort du nuage, mets le cap sur la Terre. On ne peut pas continuer comme ça. Il faut rejoindre la civilisation.

— Sage décision, acquiesce l'androïde. L'équipage n'a plus le cœur à ces aventures.

Une demi-heure plus tard, l'Ouragan jaillit du nuage comme un éclair d'argent, sa coque scintillant sous une lumière crue et inconnue. NAT fait le point, ses diodes clignotant à un rythme frénétique alors qu'il compile les données. Un silence inhabituel s'étire, trop long pour l'androïde d'ordinaire si prompt.

— Alors, NAT ? presse Omal, une impatience rauque dans la voix.

— Je ne sais pas, répond NAT, les mots tombant comme des pierres. Nous sommes sortis ailleurs. Ce secteur ne correspond à aucune carte en mémoire. La densité de galaxies spirales – des tourbillons pâles à perte de vue – indique que nous sommes dans le vide intergalactique, loin de toute étoile proche.

Omal passe une main sur son visage, ses doigts râpant contre une barbe naissante, ses yeux gris ternis par une fatigue soudaine.

— Nous ne sommes pas sortis de l'auberge. Après nous avoir presque bannis du cosmos, ce nuage nous projette au hasard, comme s'il jouait avec nous. Si les problèmes s'accumulent ainsi, le retour sera une odyssée… si retour il y a.

La phrase de NAT résonne dans son esprit, prenant une ampleur glaçante.

— Mon Dieu, le vide intergalactique ? Mais retrouver la Voie Lactée, la Terre, c'est impossible ! L'Ouragan n'est pas conçu pour ça. On vient à peine de maîtriser l'intersidéral – dix mille ans, au bas mot, pour rentrer, et encore…

— Dix mille ans ? répète NAT, impassible. Aucun astronef humain ne tiendrait si longtemps. Rester ici serait plus sage ou moins insensé.

— Retourne dans le nuage quelques minutes, puis ressors, ordonne Omal, sa voix lasse mais déterminée. Répète l'opération autant de fois qu'il faudra. Il finira bien par nous ramener chez nous.

Mais après une série de plongées et d'émergences, la vérité s'impose, implacable. Chaque sortie les projette dans un secteur différent – des champs de galaxies spirales

tournoyant comme des moulins pâles, des vides piquetés d'étoiles agonisantes, des nébuleuses inconnues aux teintes irréelles. Le nuage refuse de coopérer.

— Il agit comme un kaléidoscope, murmure Omal, la voix basse, presque éteinte. Un prisme qui diffracte l'espace, nous expédiant par des portes infinies. Une seule mène à la maison, mais s'il y en a une infinité… nous sommes perdus pour de bon.

— Pas nécessairement, objecte NAT, sa voix métallique tranchant le désespoir. Dans cette immensité, une planète habitable pourrait exister. Vous pourriez vous y établir, attendre de comprendre. Retrouver la Terre reste possible, mais cela prendra du temps. Peut-être sommes-nous encore dans notre univers, décalés dans une autre époque.

— Si le temps s'en mêle, c'est sans espoir, grogne Omal, ses poings serrés. Errer indéfiniment ou s'installer quelque part… Mais attends, nous sommes cinq pour deux femmes

— Aucun problème pour l'instant, répond NAT, neutre comme toujours.

— Pas encore, marmonne Omal. Ce nuage pourrait être un projecteur spatio-temporel. Mais d'où tire-t-il son énergie ?

— Une énigme, dit NAT. Mes analyses montrent un nuage banal – hydrogène, hélium, azote – sans rien

d’exceptionnel. Quelque chose d’extérieur doit l’alimenter, hors de ma portée.

Omal fixe le tourbillon grisâtre du nuage, visible au loin comme une ombre mouvante, son esprit cherchant une réponse dans ce chaos.

— Comment un nuage ordinaire peut-il faire ça ? Tu as une idée ?

— Pas vraiment, répond NAT. Certains pensent que l’univers est une sorte d’image projetée, un hologramme, comme une illusion en trois dimensions créée par une surface plate, loin dans le cosmos. Tout ce qu’on voit, étoiles, nous-mêmes, serait juste de la lumière codée. Ce nuage ferait partie de cette projection hypothétique comme la surface que nous avons traversée ainsi que le vide absolu qui le borde le laissent supposer.

Omal hoche la tête, captant l’idée.

7

Providence ?

Omal soupire, passant une main sur son front moite.

— Perdus pour perdus, tentons un coup au hasard. Calcule le temps exact passé dans le nuage avant de heurter la déchirure. Reviens en respectant ce timing pour sortir pile à la fin. Je ne sais pas… On n'a rien d'autre.

NAT s'exécute avec une précision inhumaine, calculant au milliardième de seconde près. Il intègre la vitesse initiale, la trajectoire exacte, les moindres variations possibles dans le pilote automatique. L'Ouragan plonge à nouveau dans le nuage, ses moteurs ronronnant sous la tension d'un pari insensé.

Hasard ? Chance ? Providence ?

Soudain, ils jaillissent dans l'espace, et une lueur rougeâtre envahit la baie vitrée, familière et inquiétante. Proxima du Centaure, la naine rouge, brille devant eux, ses reflets sanglants dansant sur la coque. Omal bondit de son siège, un cri rauque jaillissant de sa gorge :

— Nous avons réussi ! Un miracle ! Éloigne-nous de ce maudit nuage, NAT ! Réveille l'équipage, cap sur la Terre ! Je

vais dans ma cabine – je suis à bout. Que Lomi prenne la suite, mais réveille-moi au moindre pépin.

NAT incline sa tête métallique, ses diodes clignotant doucement, et l'Ouragan s'écarte du nuage, laissant derrière lui un cauchemar dont ils viennent, peut-être, de s'extraire.

Omal s'effondre sur sa couchette, terrassé par l'épuisement. Le sommeil le happe instantanément. Il sombre dans un gouffre noir sans rêves, les poings serrés contre sa poitrine comme pour amortir sa chûte. Il part pour de longues heures et le bourdonnement lointain des moteurs berce son repos fragile.

Le voyage de retour déroule son fil monotone, presque trop paisible après le chaos du nuage. Depuis la lueur rougeâtre de Proxima du Centaure, l'Ouragan trace sa route à travers le vide familier. Le nuage d'Oort se profile, un cimetière de débris glacés flottant comme des spectres dans l'obscurité, leurs éclats prismatiques scintillant faiblement sous les capteurs. Puis la ceinture de Kuiper, ses rochers sombres défilant avec une lenteur solennelle, vestiges d'un système solaire jadis vivant. Pluton surgit au loin, une boule gelée scintillant d'un éclat timide, suivie de Jupiter, dont les bandes ocre et rouge tourbillonnent dans une majesté silencieuse, ses lunes dansant comme des ombres sur son flanc. Tout semble en place – trop parfait, peut-être.

Mais NAT brise cette illusion.

— Je ne reçois aucune émission sur l'ensemble du spectre électromagnétique, annonce-t-il, ses diodes clignotant plus vite, un rythme nerveux pour une machine. La Terre est muette.

Omal se réveille en sursaut, tiré de son sommeil par l'appel de Lomi. Il bondit hors de sa cabine, les cheveux en bataille, une sueur froide perlant sur son front.

— C'est inquiétant, grogne-t-il, frottant ses yeux encore lourds. Une panne totale est improbable. J'ai peur de comprendre ce silence.

Les autres membres d'équipage – Lomi, Sid, Lina, Mulk – se rassemblent dans le poste de commandement, leurs visages éclairés par la lueur pâle des écrans. Une vérité tacite flotte entre eux : le nuage les a marqués, les poursuivant jusqu'au cœur du système solaire. En franchissant cette déchirure, ils ont quitté la projection, leur univers originel, hors de portée à jamais, pour un ailleurs stérile.

— Attendons d'être sur place, dit Omal, sa voix ferme malgré la fatigue qui creuse ses traits. Le vaisseau pourrait être affecté, les molécules du nuage ont peut-être altéré nos systèmes. À ce stade, tout est possible.

Quelques heures plus tard, l'Ouragan atteint le voisinage de la Terre. NAT ralentit les moteurs, un soupir mécanique

résonnant dans la coque, et place le vaisseau en orbite basse.

Tous les regards convergent vers la baie vitrée, avides et craintifs. La planète se dévoile, et un frisson collectif les traverse. La Terre n’est plus bleue. Une sphère grise et terne flotte dans le vide, dépouillée de ses océans, sa verdure envolée. Des continents nus, scarifiés de montagnes décharnées, s’étendent sous un ciel vide, drapés dans un linceul de silence éternel.

Un chœur de désespoir éclate, les voix se brisent dans l’air confiné :

— Non, ce n’est pas la Terre !

— Malheureusement, corrige NAT, impassible, c’est bien la Terre mais celle qui existe en dehors de la projection. Elle n’a jamais abrité la vie.

Omal pivote vers NAT, les sourcils froncés, son souffle suspendu.

— Explique-toi !

— L’univers que vous connaissiez, la Terre bleue, ses océans, ses forêts, ses signaux radio, était une projection, une réalité où la vie a fleuri, répond NAT, sa voix monocorde tranchant l’air. En traversant la déchirure, nous avons quitté cette trame, qui reste inaccessible. Ce que vous voyez là est

la Terre brute, hors de cette projection : une boule de roche et de poussière, formée il y a des milliards d'années, mais où l'étincelle de la vie ne s'est jamais allumée. Pas d'eau liquide, pas d'atmosphère viable, juste un monde mort, tel qu'il est sans la projection qui le rendait vivant.

Sid intervient, la voix tremblante :

— Tu veux dire que la vie n'existe que là-dedans, dans cet univers qu'on a perdu ?

— Exactement, confirme NAT. En dehors, il n'y a rien, ni ici, ni ailleurs dans ce système. C'est un désert absolu.

Omal balaie l'équipage du regard, ses yeux gris durcis par une lucidité amère.

— Nous avons eu une chance inouïe de revenir dans un espace connu, géographiquement. Mais cette Terre… elle n'est pas la nôtre. Le vaisseau est intact, son énergie quasi inépuisable grâce au réacteur à fusion. Nous avons de l'eau, des vivres, des serres hydroponiques – le danger n'est pas immédiat. Pourtant, la projection où la vie existait est hors de portée. Il nous faut chercher une planète habitable – une Terre 2 – et nous y établir, car ici, il n'y a plus rien à espérer.

— J'ai une liste d'exoplanètes, annonce NAT. Plus de 5 000 répertoriées dans la Voie Lactée en 2205. Mais hors de la projection, ces données pourraient être inutiles.

— Fais un saut jusqu'à Vénus, propose Sid, une lueur désespérée dans ses yeux bleus. On pourrait vérifier.

— Inutile, rétorque NAT. Aucun signal n'émane du système solaire : pas de radio, pas d'infrarouge, rien. Si la vie n'a jamais existé ici, elle ne sera nulle part ailleurs dans ce vide.

Le détour confirme leurs craintes. Vénus, un globe blanc et brûlant, exhale des vapeurs sulfureuses, une fournaise stérile sous son voile toxique. Mars, rouge et poussiéreuse, s'étend en plaines craquelées, ses calottes polaires réduites à des tâches de givre, un désert sans souffle ni trace d'anciens fleuves. Le système solaire est une coquille vide, un mausolée planétaire où la vie n'a jamais pris racine, un écho muet d'un cosmos qui n'a jamais connu l'éveil.

8

Les gardiens de l'infini !

Durant cinq longues années, l'Ouragan sillonne la Voie Lactée à la recherche de Terre 2, un ultime espoir dans l'immensité obscure. Les étoiles défilent sous leurs regards las : géantes rouges pulsant comme des cœurs à l'agonie, naines blanches figées en cendres stellaires, nébuleuses irisées étendant leurs voiles chatoyants, trous noirs grondants tordant l'espace en silence. Mais chaque système visité murmure la même vérité cruelle : la galaxie est un désert, un cimetière d'astres froids et muets, aussi mort que le système solaire abandonné derrière eux. Terre 2 n'existe pas, pas ici, hors de la projection qu'ils ont perdue.

Le hasard ne viendra pas à leur secours. Leur salut surgit d'une force plus inconcevable encore que le nuage de gaz qui les a exilés. Ils ne reverront jamais la Terre qu'ils ont connue, car en franchissant cette déchirure fatidique, ils ont quitté la projection de leur monde, une oasis de vie désormais hors d'atteinte. Ce nuage, banal en surface avec son hydrogène et son hélium, n'est qu'un levier, un voile naturel animé par des puissances insondables, ouvrant sur un vide stérile où rien ne naît ni ne vit. La projection, leur univers natal, est une enclave close, inaccessible de l'extérieur, un refuge vivant au cœur d'un cosmos aride, façonné par les règles d'un jeu cosmique, conçu par des êtres au-delà de l'entendement.

Ces êtres sont les Gardiens de l'Infini. Leur existence s'étire sur des millénaires, une longévité vaste, mais non sans fin. Les éons se succèdent, insensibles à leur regard, le temps n'ayant plus d'emprise sur eux. Pourtant, l'ennui les étreint, un poids aussi ancien que leurs siècles. Pour y échapper, ils ont créé un jeu : s'incarner parmi les humains, naître sur Terre, grandir, vieillir et mourir à leurs côtés, puis regagner leur essence, enrichis de ces vies éphémères.

La Terre est leur domaine, une bulle vibrante partagée avec l'humanité, un équilibre ténu entre leurs désirs et le tumulte de la vie qu'ils ne maîtrisent qu'à demi.

Cinq ans d'errance ont usé leurs formes humaines, leurs espoirs réduits en poussière, aussi glacée que les étoiles qu'ils contemplent.

Mais soudain, une onde secoue le poste de commandement. NAT, dont les capteurs s'affolent sous un flot brusque de données, pivote vers l'équipage et ses diodes clignotent en un ballet frénétique.

Une voix éclate, puissante et sarcastique, jaillissant du néant :

— Vous voilà sortis du jeu. Nous allons vous récupérer mais avant, recevez ceci, pions égarés !

Simultanément, NAT projette un flux décrypté sur les écrans : des images d'une planète d'une beauté inconcevable,

des océans d'azur liquide scintillant sous deux soleils dorés, des forêts de cristaux aux reflets arc-en-ciel chantant dans le vent, des montagnes flottantes drapées de brume argentée. Des humanoïdes y évoluent, élancés, leur peau iridescente captant la lumière comme des prismes vivants, leurs yeux profonds brillant d'une sagesse infinie.

Puis, une phrase résonne, claire et tranchante comme un code :

— Par l'éclat de l'Infini, souvenez-vous !

Un torrent de souvenirs déferle dans leurs esprits. Le voile de l'amnésie se déchire, brutal et lumineux. Omal vacille, les mains tremblantes tandis que des flashes d'une vie antérieure – des éons passés à tisser la projection – envahissent son être.

Lina ferme les yeux, le souffle coupé par des visions de sa naissance sur Terre, un choix délibéré pour jouer ce jeu.

Sid plaque une main sur son front, submergé par l'écho de millénaires oubliés, son incrédulité se muant en un rire nerveux.

Mulk serre les poings, les muscles tendus par le choc, refusant d'abord avant de céder à l'évidence.

Lomi, immobile, fixe l'écran et ses larmes trahissent une joie mêlée de vertige.

Tous – sauf NAT, l'androïde témoin – sont des Gardiens de l'Infini, nés sur Terre pour échapper à leurs longues vies, leurs mémoires humaines masquant leur essence jusqu'à cet instant de vérité.

L'incrédulité les tenaille d'abord : comment ont-ils pu oublier qui ils étaient ? Mais les images de cette planète, leur vraie demeure, et la phrase-clé pulvérisent leurs doutes.

Ils comprennent enfin qu'ils ne sont pas perdus mais sauvés. Les Gardiens de l'Infini, leurs pairs, viennent les récupérer pour les ramener chez eux, sur ce monde d'une beauté surnaturelle, loin de la projection qu'ils ont façonnée.

L'Ouragan frémit, enveloppé d'une lueur douce, et leurs regards se croisent, porteurs d'une paix nouvelle.

Fin.



Nous avons eu une chance inouïe de revenir dans un espace connu. Mais cette Terre… n'est pas la nôtre. Le vaisseau est intact, son énergie quasi inépuisable grâce au réacteur à fusion. Nous avons de l'eau, des vivres, des serres hydroponiques : le danger n'est pas immédiat. Il nous faut chercher une planète habitable – une Terre 2 – et nous y établir, car ici, il n'y a plus rien à espérer.